

qu'il fait ! En livrant à l'alcoolisme ces pauvres enfants des bois, il excite leur désir immodéré de la funeste liqueur, il profite de leur ivresse pour les lancer dans les mêlées les plus dangereuses ; et, d'un autre côté, il arrive sûrement à l'extinction de la race.

Double avantage, on le conçoit ! Au contraire, les Français, au cœur toujours généreux, et réellement humains, édictaient des peines très sévères contre quiconque livrerait aux sauvages des liqueurs fortes.

Voyez les lois en vigueur aujourd'hui encore dans Québec.

* * *

Le pillage du camp algonquin terminé, le Renard Agile résolut de s'acheminer avec la plus grande partie de sa troupe vers le lac Champlain, en attendant le moment de rejoindre les Anglais par la rivière Richelieu. Il avait perdu, à la bataille du Petit Nominigou, les deux tiers de ses hommes : il lui restait sept ou huit cents hommes environ quand il reprit sa marche. Trois cents furent détachés et envoyés vers le Sud-Ouest, où ils devaient rencontrer une autre horde d'Iroquois : parmi ces trois cents se trouvaient les blessés légèrement.

Descendant donc directement vers le Sud, le Renard Agile et ceux qu'il a gardés suivent le chemin des sauvages existant encore en grande partie, allant du lac Petit Nominigou vers l'Outaouais, à l'endroit à peu près où se trouve Papineauville, passant par le lac Kajagouégamong, aujourd'hui lac Thérien ; le lac Sinon, le lac Barrière, côtoyant ensuite la rivière de la Petite Nation pour aboutir à l'Outaouais. De là, appuyant au Sud-Est, ils seront bientôt au lac Champlain.

Le Bison Rouge les suit ; il a renvoyé ses hommes au village le plus prochain des Algonquins, tant pour se rétablir de leurs blessures, que pour y faire déterrer la hache de la guerre.

Et lui-même, quel est son projet ?... Il ne le sait.

Pierre Picard

(La fin au prochain numéro)

SUR LA TERRE D'ÉVANGÉLINE EN 1864

L'HOSPITALITÉ ACADIENNE (ALLÉGORIE)

Il est une déesse au bienfaisant sourire dont le nom n'est pas une énigme, puisqu'il est connu de l'univers entier et que tous les peuples lui ont élevé des autels.

C'est une divinité terrestre qui n'est d'aucun royaume, ni d'aucune nation ; mais de tous les pays et de tous les peuples.

De même qu'une autre déesse qui d'ordinaire l'accompagne, et avec laquelle elle est intimement liée, elle se complait de préférence sous les toits de chaume ; évitant les palais, redoutant le contact des grands.

Sans orgueil et sans prétentions, sans faste et sans luxe, elle n'a d'attraits que pour l'humble habitant des chaumières.

Le riche la méconnaît au passage ; le pauvre s'incline devant elle. Toute divinité qu'elle soit, elle n'a d'adorateurs que dans le cœur des humbles et des petits de la terre, avec lesquels elle se fait intime et familière. La vieillesse à laquelle elle n'est pas étrangère, vient à sa rencontre et lui sourit ; en retour, elle caresse l'enfance.

C'est elle qui de son souffle divin enflamme l'humanité, et fait naître dans le cœur de l'homme l'amour de son semblable.

Son inspiration ennoblit l'âme de celui au foyer duquel elle vient s'asseoir. Elle prête un charme tout nouveau à la moindre des actions faites en son nom par le plus petit d'entre les hommes. La souveraineté qu'elle exerce sur les esprits n'est restreinte par aucune considération de temps, de lieux ou de personnes. Tout pays lui est propre, et quiconque croit en elle devient son sujet.

Si tous les peuples voulaient la reconnaître, le monde entier serait son domaine, et l'humanité, sans distinction, s'abreuvait en commun à cette source vivifiante qu'elle fait jaillir sous ses pas partout où elle établit son empire. Mais les mortels orgueilleux auxquels il répugne de rendre hommage à cette déesse sans éclat fait qu'elle n'a plus de croyants qu'en quelques endroits isolés du monde et que son culte n'est plus en vogue qu'au milieu de la simplicité rustique de la vie des champs.

Où est-elle donc, cette déesse au bienveillant sourire qui, avant que l'égoïsme du siècle eût envahi cette terre de mon pays, faisait encore les délices de mon peuple ?

En quelque lieu que je me trouve, quelque distance que je parcourre, je n'y vois plus ses temples. En vain la chercherais-je au milieu des cités et des villes, et si parfois je l'observe encore errant à l'aventure à travers nos campagnes, ce n'est que pour la retrouver, à l'heure du crépuscule, à la lisière d'un bois, cherchant des yeux quelque demeure obscure pour y passer la nuit.

Mais si, laissant derrière moi le sol où je suis né, je m'achemine, de jour ou de nuit, vers cette terre de l'ancienne Acadie, si fertile en pieux souvenirs ; si, franchissant ces montagnes qui bornent mon pays, je me laisse égarer au milieu du peuple acadien, c'est là que, à chaque pas que je fais, elle croise mon chemin ; c'est là que, à chaque chaumière où je m'arrête, je la rencontre, cette déesse au gracieux sourire. Le villageois qui la reconnaît va à sa rencontre et la conduit à son logis.

—Fille de l'Olympe, lui dit l'hôtesse, soyez la bienvenue en notre pauvre demeure, en attendant que nous allions cueillir une molle verdure pour vous y faire reposer.

Cette déesse, la charité l'appelle sa sœur, et elle se nomme l'hospitalité.

L. H. Trumbly

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

LETRE DU BRÉSIL

N. D. R.—L'un de nos plus courageux compatriotes, M. Pierre-B. de Boucherville, est actuellement dans la république brésilienne, professeur de langues à l'École Normale de Itajuba.

De ces lointaines régions, il adresse aux éditeurs du MONDE ILLUSTRÉ, l'épître suivante qui intéressera tous nos lecteurs, nous en sommes certains. Ils n'attacheront pas moins d'intérêt à toutes les autres correspondances qu'il aurait la complaisance de nous faire parvenir.

Chers compatriotes,

Je m'empresse de vous faire part du fait que je viens de recevoir LE MONDE ILLUSTRÉ, comptant mon abonnement de janvier dernier, ce dont je vous remercie.

Je ne saurais laisser partir la malle sans vous envoyer quelques fraîches nouvelles du beau pays que j'habite depuis grand nombre d'années.

Un canard venu du Parà par le fil télégra-

pique annonçait, l'autre matin, que le gouvernement français a envoyé une escadre sur les côtes du territoire contesté ; que les soldats de la France ont débarqué et ont occupé le territoire " brésilien " ? que les populations sont épouvantées ; que les massacres de femmes, d'enfants et de vieillards ont sans doute déjà commencé, que sais-je encore ?

Que le peuple ignorant s'emballé sur de pareilles absurdités, sans songer à leur invraisemblance, à leur impossibilité, cela peut encore se concevoir ; mais que des journalistes, que des députés s'imaginent que le gouvernement de la France est confié à des sauvages, et sur la foi d'un bruit aussi stupide se laissent aller à insulter une nation amie et à exciter contre elle et ses sujets les passions populaires, cela ne peut guère s'expliquer ; et l'on est forcé de croire à un parti-pris.

Quelle douche sur cette exaltation que le démenti envoyé le lendemain par le gouverneur du Parà, et affiché par les soins du gouvernement ! L'ex-ministre des affaires étrangères qui, à la Chambre, a montré quelle espèce de tact et de circonspection il a acquiescés dans l'exercice de ses fonctions, doit regretter amèrement de n'avoir pas, selon l'usage du sage, tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler.

Quelle douche aussi que la déclaration du président de la République, sur les brouillons de la Chambre, voulant rejeter l'amnistie afin d'empêcher la pacification du Sud, mettre le Dr Prudente de Moraes dans une très mauvaise ou fausse situation et continuer à pêcher en eau trouble.

À la solennelle manifestation faite au chef de l'Etat par les travailleurs de l'Arsenal de Marine, pour le féliciter d'avoir fait la pacification, celui-ci répondant, affirma d'un ton solennel que, si la paix ne se consolidait pas, il quitterait le pouvoir.

Diable ? Cela va faire réfléchir bien des députés. Que Prudente s'en aille pour un pareil motif, ce n'est pas à faire ; le peuple pourrait en garder rancune à quelques-uns ; et qui sait si avant de partir, ainsi bénévolement Prudente n'enverrait les députés consulter à nouveau leurs électeurs ! Devant cette perspective, je ne m'étonnerais pas que l'amnistie fût votée.

De temps à autre, je prendrai la liberté de vous faire parvenir des nouvelles de l'Amérique du Sud, puisées à bonnes sources, si toutefois vous me le permettez.

Agréez mes salutations empressées,
PIERRE-B. DE BOUCHERVILLE.

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES HOVAS

(Voir gravure)

Entrées dans l'Imerina, et arrivées devant Tananarive, les troupes françaises ont dû forcer plusieurs passages où la furia française de la colonne volante a fait merveille. L'artiste a montré les vaillants soldats enlevant à la baïonnette les hauteurs fortifiées qu'occupaient les troupes de Ranavalonjaka, et cela avec une vigueur dont l'ennemi ne pouvait se douter, quand on songe aux fatigues inouïes supportées par les Français depuis leur débarquement à Majunga.

La dépêche du général Duchesne, annonçant l'entrée des troupes dans la capitale hova, commence ainsi : " Après une action brillante..." Ces mots nous prouvent que les dernières résistances ont été des plus vives. Le couronnement de cette pénible campagne, si habilement menée par le général Duchesne n'en est que plus brillant.